

ner. Ce n'est pas vous qui péchez par ignorance. Quant à la paresse que vous nous reprochez, vous savez tout aussi bien que moi qu'elle n'existe que dans l'imagination aux abois de certaines gens de sac et de corde. Qui soigne les malades de votre canton, si ce n'est notre père Ambroise qui a été un médecin fameux avant d'endosser le froc ? Qui élève et instruit cinquante ou soixante garçons qui, sans nos Pères, garderaient les vaches dans les prés ? Qui a desséché les marais de Saint-George, tracé deux routes dans la montagne, construit le pont de la Vedrége, digué le torrent, planté deux forêts dans une lande stérile ? Qui a écrit l'histoire de ce pays, mis en ordre les archives de toutes vos communes, formé le musée du chef-lieu ? Vous savez que c'est à nos Pères Capucins que vous devez ces travaux, et vous n'ignorez pas qu'ils n'ont reçu d'autres honoires que les injures que leur distribue hebdomadairement le *Patriote* du lieu. Eh bien ?

— C'est la vérité, balbutie le maire, seulement ils s'enrichissent de la sueur du peuple.

— Maigre chère, monsieur ! le peuple ne s'en plaint pas. Nous sommes le peuple de l'Eglise, nous autres. Nous sommes gouvernés démocratiquement. J'ai été provincial et je suis quêteur. C'est que nous apprenons à obéir, et par conséquent aussi à commander. Les ouvriers nous aiment, parce que nous sommes ouvriers et paysans, humbles et pauvres comme eux. On nous a appelés des Bossuet de carrefour. Pourquoi pas ? Croyez-vous que racheter l'âme d'un misérable vagabond soit moins méritoire que de racheter celle d'un bourgeois ? Laissez-nous prêcher aux petits. . .

— Qui vous empêche ? Parlez, mais ne mendiez pas !

— Encore faut-il nourrir *la bête* ! . . . Je vous taxe à vingt francs, monsieur le maire. Il y en aura moitié pour de plus pauvres que nous.

Le maire ouvrit son porte-monnaie, quoi qu'il en eût, et, en glissant la pièce d'or entre les doigts du moine, il lui serra cordialement la main, car il s'avoua à lui-même qu'il aurait mérité une plus verte semonce, et que les Capucins ne sont pas si diables qu'ils en ont l'air.

Frère Nutricius poursuit sa route, poussant l'âne, recueillant à chaque pas d'abondantes aubaines. Il revient le soir au couvent, satisfait. Il mange son écuelle de soupe, boit un verre